

*M. Jean MOSSU,
Directeur du Collège de la Cédrière*

Mettre en oeuvre le décroisement :

Le projet pédagogique du Collège de la Cédrière est fondé sur l'idée que "l'ordinateur" (terme générique intégrant l'ensemble des technologies de l'informatique) est un support puissant pour réinstaller, réinitialiser, reformater, reprogrammer (autant de termes qui ressortissent au domaine de l'informatique) la relation pédagogique rompue dans le cas d'élèves qui, pour de multiples motifs, relevant à la fois de leur complexion psychologique et de l'environnement scolaire dans lequel ils évoluent, ne sont plus en mesure d'assumer cette relation, de la supporter, de la vivre. Parmi ceux-ci, mais pas exclusivement, nous rencontrons la "classe" des enfants intellectuellement précoces.

S'inspirant des travaux de Jacques TARDIF, chercheur canadien en sciences de l'éducation, le projet de la Cédrière a fait le pari d'accueillir des élèves en rupture de ban avec leur collège, dans un "lieu" à la fois d'enseignement "à" distance, et de mise "en" distance de tout enseignement. En deux mots cela signifie "à" distance, parce que la configuration reprend les ingrédients de ce type d'enseignement dans lequel l'apprenant n'est pas au contact immédiat et permanent avec ses instructeurs : l'enseignement est médiatisé dans le double sens où il utilise des médias et a recours à des médiateurs et "en" distance, parce que c'est le fondement de toute relation pédagogique dans laquelle l'apprenant et l'enseignant, chacun dans la posture qui leur est propre, retrouvent leur rôle et leur fonction ; il ne s'agit plus d'interdépendance, encore moins de domination, mais de compagnonnage : enseigner est certes un métier difficile, mais apprendre aussi ! Non pas "travailler" comme impératif catégorique, mais "se mettre au travail", s'engager dans une posture, corporelle et mentale, au travers de laquelle se construit l'acte d'apprendre, les gestes du savoir, gestuelle intellectuelle : l'art d'apprendre ou la geste du savoir.

Il ne s'agit plus d'une méthode, terme qui désigne trop souvent une théorisation des actes d'apprendre, mais d'une gestuelle : se mettre en mouvement, opérer un déplacement, reconsidérer ses positions ; sous-tendu par l'acte d'apprendre, reste à produire le "bon" geste qui attestera de l'apprentissage. Si le "à" distance connote une idée d'éloignement, le "en" distance implique une idée de proximité, de rapprochement, de reprise de contact, de remise en perspective.

Dans ce cadre théorique, le projet de La Cédrière développe une pédagogie du contournement : Les disciplines ne sont jamais enseignées pour elles-mêmes (on peut même aller jusqu'à dire qu'elles ne sont pas enseignées du tout !!...Ce qui n'est, et ne peut être, tout à fait vrai...) mais abordées dans un projet de production pour lesquelles différentes compétences sont requises :

Recherches historiques, calculs mathématiques, choix esthétiques, rédaction, traduction, etc... (atelier d'écriture, réalisation de maquettes, schéma d'éclairage du foyer des élèves, commandes de matériau pour l'entretien des bâtiments et des espaces verts, etc...).

Ce décor édénique étant planté, passons du côté de la réalité la plus quotidienne, pour décrire le rapport à l'écrit auquel, quoi qu'on fasse, on n'échappe jamais, quelles que soient les protestations : "Mais, monsieur, ça sert à rien d'écrire !"

Qu'en est-il du rôle joué par l'ordinateur dans la pratique de l'écrit ? Un recours ou un secours ?

Dans une enquête faite au cours de l'année 1999 sur un échantillonnage de 240 enfants précoces nous avons obtenu les "avis" suivants :

L'ordinateur donne le goût d'apprendre (87%), aide à apprendre (89%), redonne confiance pour étudier (71%), il n'empêche pas d'apprendre (91%), et ne donne pas l'illusion d'apprendre (68%). En revanche, l'ordinateur ne remplace pas le livre (85%) et ne remplace pas le stylo ou la plume (63%), pas plus qu'il ne remplace le professeur (85%) !

L'outil pour écrire semble bien être la main !... Comme, probablement le cerveau pour penser !

L'ordinateur ne sait pas écrire pas plus qu'il ne sait penser ...

S'agit-il dans l'esprit des sondés d'un constat, d'un sentiment ou d'une revendication ? Difficile à dire !

Avant d'aller plus loin il faut relever l'ambivalence des termes : de quoi parle-t-on ? On peut avoir une bonne écriture sans savoir écrire ; être une bonne plume et avoir une très mauvaise écriture.

Communication et graphie : affectivité et technique.

S'agissant de la communication : il y a une donnée fondamentale dans le rôle de l'affectivité comme stimulant constant et nécessaire de tout le développement psychologique. L'affectivité, c'est la faculté d'avoir des sentiments, c'est, par-là même, essentiellement, la possibilité de s'intéresser aux gens et aux choses ; sans elle, point d'intérêt ; sans intérêt, point d'action ni d'effort de pensée. Ne peut-on rechercher dans ce lien entre l'affectivité et l'action une des sources de la difficulté d'écrire pour des affectivités brisées ou malmenées ? Nous serions en présence d'un véritable refoulé, soit que ce que je désire dire n'intéresse personne, soit que ce qu'on me demande d'exprimer ne me concerne pas. A quoi bon écrire pour qui ne "veut" pas me lire ! Par ailleurs, ce n'est pas que je n'aie rien à dire, je ne sais pas comment le dire.

Si l'ordinateur peut être un recours il n'est jamais un secours : il ne donne pas d'idées à ceux qui n'en ont pas, ni l'orthographe à ceux qui ne la possèdent pas. Cependant, la mise en œuvre d'un PC implique l'élève dans une attitude

active propice à la mobilisation et au développement d'autres capacités de production. Nous sommes délibérément partis d'un postulat selon lequel l'ordinateur pouvait aider l'élève à "se mettre à écrire" en l'assistant dans les fonctions de l'écriture qui le rebutent le plus souvent : graphie, vérification orthographique, lexique et tableau de conjugaisons en ligne, etc....

L'observation du terrain apporte deux informations :

- 1°) contrairement à une idée trop vite reçue, les élèves de collège réputés à l'aise dans l'usage de l'ordinateur, maîtrisent peu et souvent très mal, les fonctionnalités d'un simple traitement de texte ; Il va de soi que les règles ignorées en matière de typographie, de ponctuation, d'espacement, de mise en page, ne sont en rien résolues par la seule magie de l'ordinateur qui, comme chacun le sait, ne fait guère que ce qu'on lui demande !
- 2°) MAIS ... la vision à l'écran qu'a instantanément l'élève de ce qu'il est en train de produire - et qu'il semble étrangement ne pas avoir, ne pas "voir" du tout, lorsqu'il écrit "au brouillon" sur un papier pour ensuite recopier en l'état et sans aucune amélioration significative sur une "copie" - l'installe "en" distance, lui fait adopter une attitude critique : "Monsieur, ça ne va pas, c'est pas aligné..." , déclenche une réaction d'insatisfaction hautement propice à toutes formes de remédiations, d'explications, d'accompagnement et d'amélioration. Ecrire, cela ne se fait pas n'importe comment !

Il est alors (relativement) aisé de faire comprendre que le sens apparaît dans la mise en page : un dialogue ne se met en page de la même façon qu'un tableau de conjugaison ; une rédaction se "compose" (nous avons restauré à La Cédrière ce vocabulaire suranné : la "composition" française), c'est-à-dire se construit, s'organise, se développe, pour donner du sens. D'où l'idée de faire travailler les enfants sur des structures porteuses de sens : une architecture (l'agencement fonctionnel des pièces d'un bâtiment), une œuvre musicale, une chanson, un poème, un jardin, un espace naturel (une forêt, un espace agricole) leur faire VOIR que cela porte du sens, même s'il est éphémère, provisoire, discutable...

Travailler la COM-PO-SI-TION y compris celle des bouquets de fleurs !

Il y a un lien entre ce travail de composition et les fonctionnalités d'un traitement de texte : l'exercice est fructueux, concret : il se construit sous les yeux de l'enfant. Cela peut aller du texte en désordre à remettre en ordre, du texte sans ponctuation ni accent à décrypter...- "Mais monsieur ça ne veut rien dire !" - Merci d'en prendre conscience ..."

Pour l'enrichissement du vocabulaire, les aides liées au traitement de texte sont une source non négligeable pour les élèves qui recherchent des synonymes, par exemple.

Si nous sommes ici dans les "joies" de l'ordinateur (au sens ironique, entre les bugs, les pannes, les fichiers perdus, les pages effacées et les lignes qui sautent...), qu'en est-il du plaisir d'écrire, est-il restauré par la fonction électronique ?...

- Las !...Ecrire reste ce pensum, cette torture des doigts, du poignet et bientôt du bras tout entier ("Monsieur, ça me fait mal !...Je peux "taper" à l'ordinateur ?"...): somatisation ?

Demeure cependant une forme de "curiosité" liée à la médiatisation de l'acte d'écrire, c'est-à-dire sa mise en scène à l'écran : même si je n'ai pas très envie d'écrire, "ça" écrit. Les fonctions électroniques de l'écriture sur traitement de texte vont-elles jusqu'à produire une sorte d'hypnotisme, ou mieux de fascination, une irrésistible attraction vers un "ailleurs" où me mettant "en" distance de mon dégoût pour la chose je finis par me prendre au jeu de celui qui écrit ?

Il est en tout cas constaté qu'un des arguments dans la négociation de l'écrit avec les I.P. demeure la promesse d'un accès à l'ordinateur, "pour mettre au propre", une fois réalisé un premier manuscrit dont il est inutile de décrire ici le chaos ...orthographique, syntaxique, phonétique et graphique ! ("Mais, monsieur, ça ne fait rien, je vais recopier sur l'ordinateur) ; traduction : plus je torchonne plus le recours à la machine se fait impératif ! Felix culpa !

- "Ecrire, ça ne sert à rien" ! Taper sur l'ordinateur, en revanche, oui, "ça" sert à quelque chose ! dit le rebelle!

Ce qui est désigné ici est probablement l'effort graphique ; au même titre que l'orthographe est la science des imbéciles - comme le rappelait cette charmante péronnelle dans le reportage consacré au Lycée Michelet de Nice, sur M6 - la perfection graphique serait la performance des manchots !

Mais il faut de beaucoup dépasser ce seul point de vue de la graphie ; car il est probable que cette affirmation "écrire, ça ne sert à rien" désigne des questions dont l'imperfection graphique n'est que la masse émergée.

Que signifie ce véritable malaise, ce mal être devant l'obligation d'écrire de la part d'enfants qui manifestent, pour certains, une exceptionnelle aisance dans l'oralité ? Comme s'il n'y avait plus de lien du son au sens, du à la forme ? Et ici l'ordinateur dont le système de correction ne discrimine pas, entre autres, les homophones, s'avère être un véritable piège.

La temporalité de l'écriture : De l'impatience de dire, qui fait survoler les contraintes du discours, à la graphie qui retient, ralentit, contraint le débit des idées. Ecrire prend du temps et donc fait perdre du temps, pense le récalcitrant. Comment sortir de ce faux procès ? Alors que les technologies de l'enregistrement de la parole sur supports numériques sont à disposition, pourquoi faut-il encore écrire ? En quoi l'écrit serait-il plus noble que la parole ? A quelle forme de culture appartient l'écrit "aux yeux", c'est le cas de le dire, de ceux pour qui tout passe désormais par l'écran, le son, l'image virtuelle ?

Une constante d'abord : nous sommes en présence d'une génération qui a totalement perdu, non pas le goût d'apprendre, mais le sens même de ce qu'est apprendre . Rien ne s'apprend, il suffit d'imiter, de faire comme on voit à la télé. Pensez-vous qu'un jeune adolescent a, ne serait-ce que parcouru, les 15 pages (généralement traduites du japonais par un serbo-croate...) de la notice

d'utilisation de sa boîte à jeux? Pas du tout, il découvre tout par essais et erreurs. Apprendre fait donc aussi perdre du temps.

A cette révocation en doute de la nécessité d'apprendre pour savoir, s'ajoute une perte du sens dans ce qu'il pourrait ajouter au son : Le sens c'est le son !... Dernier exemple en date, en 3^e : "Qu'est-ce qu'un homme intègre ?" Réponse : "C'est quelqu'un de bien intégré !" Est-ce que cela a le moindre sens dans le texte ? Non ! Alors? Ben j'sais pas, ça rend le même son !".

Il est vrai que notre société est davantage préoccupée par des problèmes d'intégration que par des questions d'intégrité, mais l'absence de sens dans ce que je dis ne m'interroge pas au-delà d'un simple constat d'échec.

Alors pourquoi prendre du temps pour ce qui n'a pas de sens ?

C'est toute la question du passage de l'immédiateté de la parole à la temporalité de l'écrit : le sens naît au cœur même du temps de l'écrit. Il y a un temps pour écrire parce que, pour écrire, il faut du temps. Il y a du sens dans l'écrit, parce qu'au-delà de ma seule intention de dire, du sens se construit dans ce que je dis (en tout cas c'est ce que j'ose espérer écrivant cela !...). S'il est vrai à la fois qu'on écrit moins "vite" qu'on ne pense, on peut comprendre, pardonner mais aussi éduquer cette impatience à former l'écrit et l'écriture en montrant qu'on ne pense vraiment que "dans" la mise en forme. Si la pensée est dans le discours elle est aussi dans l'écriture, de même que le sens de « ce que je veux dire » est aussi dans l'orthographe, la syntaxe et la graphie. Mais ils ne peuvent s'y trouver que pour autant que j'ai conscience de devoir les y mettre d'où ces exercices de composition formelle que nous préconisons.

Or, loin de composer, les élèves écrivent comme ils parlent, avec cette difficulté supplémentaire que les intonations, les mimiques et les œillades étant absentes de la page écrite, on ne comprend plus rien d'un discours qui, tout à l'heure, dans l'enthousiasme de la conversation avait tous les aspects d'un être animé et qui dans l'emballement d'un écrit non maîtrisé, s'avère à la lecture n'être qu'un amas d'incongruités de tous ordres, et, justement, sans ordre ni lien, mais restituant vaguement ce que je voulais vous dire...sans pour autant évoquer un sens à venir ... Même dans le récit de restitution, les faits ne sont jamais ordonnés les uns aux autres mais juxtaposés : on n'est jamais devant une composition, une construction, mais devant un tas de briques, ou plutôt de tuiles !

Et l'ordinateur dans tout ça ? Il installe l'auteur de tout écrit dans la nécessité de composer avec le temps !

Même avec un ordinateur portable il faut s'installer quelque part et pour un certain temps tandis que la page volante ne me fixe nulle part. Argument spécieux ? Essayez ! La mise en œuvre, faite de manipulations, de réglages, de choix d'options, etc...la préparation du support, ce qui va recevoir l'écrit, "mon" écrit, mon "œuvre", comme le peintre prépare sa toile, c'est déjà le chef-d'œuvre en marche ! Récusez ces aspects c'est aussi raisonnable que d'oublier la nécessité d'accorder son instrument de musique avant le récital. Ces

moments de préparation de l'écrit, l'ordinateur les décuple, les "grossit" : Cela devient toute une affaire et introduit à une nécessité qui n'est pas simplement celle, très noble aussi, de tailler son crayon. C'est quand le média devient médiateur qu'il m'oblige à cette mise "en" distance de ce que je suis en train de faire, prévois de faire, ou veux faire. Non, cela ne va pas de soi ! Et c'est tout simplement la première et urgente découverte qu'il faudrait faire faire à nos élèves et dont il faudrait aussi que les enseignants, dans leurs exigences didactiques, prennent conscience : ECRIRE, CELA NE VA PAS DE SOI !

Dire à un élève : écrire, cela va prendre du temps, présenter des difficultés, exiger des efforts, mobiliser des énergies, c'est non seulement déjà lui dire qu'il en est CAPABLE mais c'est aussi lui faire admettre que ce n'est pas inné ; il s'agit là d'un des actes de culture les plus complexes !

Je parle une langue, ou plutôt un langage, il me faut écrire une autre langue !

Si je suis dans ce que je dis, si ma parole, c'est moi, je suis comme absent de mon écrit, hors de lui (et souvent hors de moi devant les contraintes qu'il m'impose...).

En quoi l'ordinateur me fait-il rentrer en possession de mon écrit ?

Parce que l'écrit, par la médiation, est "matériellement" construit : la frappe au clavier, dans le laps de temps où, néophyte, je cherche la bonne touche, s'installe un temps où le geste suspendu laisse place à la réflexion (on sait qu'un enfant fait entre 60% et 80% de fautes d'usage en moins dans une dictée prise à l'ordinateur par rapport à une dictée manuscrite). J'ai beau être pressé d'en finir, la machine me donne du temps, m'impose du temps, que je lui concède à défaut d'y consentir vraiment. Mais je "sais", je "sens" que le résultat sera toujours plus satisfaisant que ma production manuscrite. Tout compte fait, je préfère encore écrire à l'ordinateur, c'est un maître exigeant - il ne laisse rien passer - mais patient !